

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 22 SEPTEMBRE 1895.

Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Oculi et Bienville.

NEW ORLEANS BEER PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La.
Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 22 SEPTEMBRE 1895.

PREUX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE	
Un an	\$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.	
EDITION HEBDOMADAIRE	
Un an	\$5 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La Question d'Extrême Orient.

Nous recevons de l'Empire du milieu des nouvelles singulièrement contradictoires. Suivant les uns, le gouvernement de Pékin a cédé aux instances réitérées du ministre américain, M. Denby. Il a reconnu la justice de ses réclamations. Il y a eu des outrages commises dans 13 provinces de Szechuen, à l'Orient de l'Empire. Les coupables seront punis comme les auteurs des massacres qui ont eu lieu dans la province de Fu Kien.

Mais, que de mal il a fallu se donner pour arriver là ! On avait, tout d'abord, compté sur l'active coopération des représentants de la Grande-Bretagne ; mais pour des raisons qui sont restées jusque-là des véritables énigmes, ces derniers ont fait preuve d'une lenteur, pour ne pas dire d'un mauvais vouloir, qui a beaucoup retardé le succès des négociations. Les autorités des Etats-Unis, après avoir longtemps patienté, ont enfin résolu d'agir par elles-mêmes et pour elles-mêmes. On les rappelle, c'est le parti qu'avait pris déjà la France, et elle s'en est bien trouvée. La première de toutes les nations lésées, elle a été indemnisée d'une façon convenable. Que les Etats-Unis en obtiennent autant, ou même davantage, ce n'est pas nous qui nous y opposerons.

Une commission a été nommée ; elle se compose de trois américains, dont le consul des Etats-Unis, à Tientsin, et d'un commissaire nommé par le gouvernement de Pékin. Si ces nouvelles se confirment, l'affaire de Cheong Tu sera promptement réglée, et les incendies, les massacres dont cette localité et les environs ont été le théâtre, seront dignement vengés.

Malheureusement, les dépêches de la dernière heure ne sont pas aussi encourageantes. A les en croire, toute cette indépendance du gouvernement de Pékin ne serait qu'une abominable supercherie, un moyen de gagner du temps pour commencer une croisade morale, soit plus tard, d'une croisade à main armée contre les étrangers envahisseurs, c'est-à-dire les chrétiens.

Suivant les dépêches, on aurait distribué, cette année, aux milliers d'étudiants qui suivent les cours de Canton des copies d'un dossier dans lequel l'empereur de Chine dénonce la doctrine chrétienne comme abominable, immorale, anti-civilisatrice, dont il est temps d'arrêter les progrès. De là, la nécessité d'une guerre à outrance contre ceux qui professent cette doctrine et, surtout, contre ceux qui la prêchent.

Il est à espérer que cette dépêche est fautive ; mais tout nous porte à croire que le fond en est vrai. Il ne semble pas possible que la Chine qui, toujours jusque-là, s'est crue la tête et le cœur du monde, qui compte quatre cent millions d'âmes et pourrait, à la rigueur, lever des armées formidables, se laisse pénétrer et annihilier sans résistance. Pour le moment, on ne peut déclarer ouvertement la guerre au christianisme, mais on l'entendrait dans Pécole. On y élève lentement, mais sûrement, sans bruit, des chefs qui, plus tard, au moment de la levée de boucliers, conduiront au combat, au massacre, à l'incendie, tou-

tes ces masses, plus ou moins bien armées et disciplinées.

De lavis des esprits clairvoyants, il se prépare, de ce côté, bien des scènes sanglantes, bien des événements terribles.

Sympathies Franco-Russes.

Les sympathies qui animent les généraux et officiers russes envers les Français datent de fort loin, mais elles ont grandi singulièrement, depuis la guerre de Crimée. C'est là que depuis le commencement du siècle, les soldats des deux nations se sont trouvés pour la première fois en face les uns des autres et, du premier coup, ils se sont estimés. C'est qu'ils ont bien vite compris qu'ils étaient de la même famille, qu'ils avaient le même langage, qu'ils voulaient chevaleresque des deux côtés. C'est juste dans les luttes les plus sanglantes la même courtoisie. On sait que quand un officier, un général russe obtient un congé, sa première pensée, c'est d'aller le passer en France. C'est du reste, l'habitude du ministre de la guerre, le général Vannovski. Tous les ans il va à Vichy faire un long séjour.

Les généraux Dragomiroff et Bagdassarian ont souvent à Paris ; le général Gourko y est venu plus d'une fois ; et, quant les nécessités de son commandement en Pologne l'empêchaient de s'absenter, il envoyait en France sa femme et ses enfants. On sait, d'ailleurs, que les alliances des chefs de l'armée russe avec des familles françaises ne sont pas rares. Le général Michel Amenkoff, le promoteur du chemin de fer transcaucasien, a pour beau-frère un Français célèbre, M. de Vogüe, membre de l'Académie, député de l'Ardeche. L'un autre officier, bien connu, le général Ouchotcheff, aide de camp du Tsar, a épousé une Française ; chaque année, il vient passer plusieurs semaines dans son domaine de Jaurès, près de Bergerac. « La France est ma seconde patrie », disait-il un jour, en s'adressant à des Français qui affraient des fleurs à Mme la générale Ouchotcheff. Il a travaillé à sa façon, et ce n'est pas la plus mauvaise, à l'alliance franco-russe.

Plusieurs officiers français ont, de leur côté, choisi leur femme parmi les Russes ; l'un d'eux, M. de Sèze, a même épousé l'une des filles de M. de Mohrenheim, ambassadeur du Tsar auprès de la République française. Il n'est donc pas étonnant que le général Dragomiroff, dont il a été si souvent question, depuis le commencement des grandes manœuvres, en France, y ait assisté tout le temps, à côté du général qui lui dirigeait, à côté du général Sausser, en qualité d'invité, d'ami, d'hôte. Il n'avait pourtant pas la mission d'y représenter la Russie ; il devait accompagner le général Friedrich, qui avait pour mandat colonial d'être en avant-garde la mission du Tsar. Ils ont, en effet, assisté à ces grandes manœuvres parmi les officiers étrangers.

Certains journaux allemands se sont formalisés de l'intimité qui a régné, tout le temps de ces manœuvres, entre le commandant des forces françaises et le général. Rien de plus simple cependant. On sait que ce dernier aime à la fois les soldats français. On se rappelle le toast qu'il porta un jour à la France. Après avoir bu et brisé son verre, il s'écria : « Après la Russie, je ne boirai jamais à une autre nation que celle-là ! »

Gourko était un des officiers russes qui avait vu la plus grande amitié à la France. Au lendemain de la guerre de 1870-71, le général ne cachait pas son indignation au sujet des atrocités commises en France par les soldats allemands. Dans une conversation rendue publique, il déclara qu'il avait donné l'ordre d'incendier les villes coupables d'avoir résisté et de fusiller sans jugement les franc-tireurs. « La guerre, dit-il, est un duel entre deux nations ; ainsi comprise, elle laisse les adversaires sans pitié après le combat ; mais faire la guerre en barbare, répandre le sang pour le plaisir, ne l'arrêter ni devant l'incendie ni devant le pillage, c'est, partout où l'on a passé, semer la réprobation et la haine. » A cette époque, d'ailleurs, le fils aîné du Tsar, celui qui devait régner sous le nom d'Alexandre III, donnait lui-même la preuve de sa sympathie du peuple russe pour les vaincus, se trouvant à Copenhague et recevant des officiers de la marine française, il allait à eux, d'un élan spontané, et se déconnaissant respectueusement, leur donnait une cordiale poignée de main.

Le général Dragomiroff a la même façon d'entendre et de pratiquer la guerre. Il y a, lui aussi, en des paroles que l'on a souvent citées, tracé le devoir du soldat. Ce sont de nobles maximes qu'il est bon de reproduire. En voici quelques-unes : « Pendant la bataille, fais-toi redouter ; fais-toi aimer après la victoire. » « Si un de tes frères d'armes tombe à tes côtés, porte-lui secours ; tu n'as pas le droit de l'abandonner ; ce serait une défection devant le devoir. » « La force ne doit pas primer le droit ; elle doit le servir. » « Skobelev, le jeune héros dont les troupes admiraient l'ardeur et qui s'élevait avec enthousiasme l'uniforme blanc ; Skobelev, qui le premier affirmait hautement la nécessité de l'alliance franco-russe, avait également trouvé de belles expressions pour

dire comment il entendait la guerre : « Lion pendant le combat, homme ensuite, jamais ni tigre, ni hyène ! »

Ce n'était pas seulement un héros, ce général, du reste, que Skobelev ; c'était un civilisateur. La France compte plus d'un soldat de ce genre. Le maréchal Bugeaud, s'occupant de rendre l'Algérie productive, disait : « Après l'épée, la pioche ; il faut remplacer les canons, qui ne font que des ornières, par la charrue, qui trace des sillons. » C'est ainsi que pensait Faidherbe, plus tard, quand il fit du Sénégal une colonie riche et bien administrée. Skobelev, lui, rêva d'accomplir cette œuvre grandiose du chemin de fer transcaucasien, qui assure à la Russie la prépondérance commerciale dans l'Asie centrale.

Cette entreprise colossale fut menée à bien par un autre général : Michel Amenkoff. Elle a été entièrement exécutée par l'armée. Ainsi, dans une conception véritablement très belle, on faisait du soldat l'ouvrier du progrès et de la paix. En un an, on avait construit 564 kilomètres de voie ferrée, soit plus d'un kilomètre et demi par jour. Le trajet total est de 1,625 kilomètres. Il y a soixante stations ; le voyage dure soixante-deux heures. Les civils ne sont guère employés que comme surveillants, architectes et ingénieurs ; beaucoup de machines sont conduites par des soldats ; les chefs de gare sont des officiers ou des vétérans qui ont été blessés à la guerre ; les gardiens, conducteurs, contrôleurs, employés des postes, sont tous des soldats.

Cette large part donnée à l'armée dans les travaux utiles à la nation, indique déjà que les généraux russes ont été d'avis de ne point faire du soldat être distingué dans le pays. Ils réprouvent le régime du corporatisme. La nation et l'armée, suivant eux, ne doivent pas être séparées ; les chefs, au contraire, les unir étroitement. Grâce à ce programme, les relations entre les troupes et la population sont partout et toujours excellentes. Lisez les journaux de certains centres, vous y trouverez les récits d'exploits de soldats qui jettent la panique dans la ville où ils se trouvent, une ville qui, traitant comme une ville conquise, les habitants. Rien de pareil en Russie.

Alexandre III avait été des premiers à établir des relations cordiales entre l'armée et le pays. Il avait exigé aussi que les chefs fussent très bons pour les soldats. Ses leçons ont été entendues, et fréquemment, aujourd'hui, le titre de « Petit père... » Batiouchka — est donné par les soldats à leurs officiers.

C'est ainsi qu'en Crimée les Russes appelaient l'Amiral Nakhimoff. Il leur était si bon, si humain, si dévoué, si bon sans bornes. Il suffit, pour exemple, de citer cette lettre qu'il écrivait, quand il croisa devant Sinope, sur une température glaciale : « J'ai été ma chemise chaude et je ne la remettrai que lorsque l'on aura envoyé des vêtements à mes marins. » Nakhimoff avait vu au général Bisquet une admiration très vive, « parce que, disait-il, il est le père de ses soldats. »

En arrivant devant les troupes, un général russe les salue toujours d'un « Zdravio rebatita ! » Bonjour, mes enfants, et auquel les soldats répondent : « Zdravio rebatita ! » Nous vous souhaitons de même ! »

C'est que les officiers, les généraux sont très fiers des qualités morales et physiques de leurs soldats. C'est Gourko qui disait : Avec mes soldats, je ne crains rien. Il y a une raison particulière qui porte les Russes à aimer les Français, et ce n'est pas, comme par haine des Allemands, c'est qu'à un moment donné, après avoir suivi avec exagération et sans discernement le mot d'ordre donné par l'ère-le-Grand de cultiver l'unité de la Prusse, on s'est aperçu que les Prussiens avaient en fait presque toutes les places dans l'Empire, et que la Russie était devenue un deux fois allemande. On se rappelle quelle peine Alexandre III a dû se donner, pour débarrasser, non seulement le pays, mais aussi l'administration civile et militaire des Allemands, qui avaient tout envahi.

Tous ces faits avaient besoin d'être réunis sous les yeux du lecteur, pour lui faire comprendre les étonnantes sympathies qui unissent la Russie et la France, et surtout les armées russes et françaises.

Au fond de tout cela, il y a autre chose que le sentiment d'un intérêt matériel comme on le voit.

La guerre aux regards en Australie. L'Australie n'a pas de chance avec ses importations salines. L'annonce l'après-midi, ses qualités probantes, et les pollens de son territoire dans des proportions qui menacent de rendre toute culture impossible. Maintenant, c'est au tour du renard de devenir véritablement le grand ennemi. Il avait été jadis, amené dans l'état de Victoria par des gentlemen qui ne pouvaient se résoudre à reconstruire aux dépens de la chasse, qu'on fut obligé de mettre à prix, et que, cette année seulement, les autorités australiennes ont dû payer 37,000 fr. de primes pour deux cent cinquante renards, à raison de 6 fr. 25 c. pour chaque animal. Souhaitons, cette guerre qu'on lui fait est encore insouffrante ; le nombre de renards continue à augmenter, et le gouvernement, qui craint de grever son budget, a résolu de 6 fr. 25 c. à 2 fr. 10 c. le montant de la prime. L'Australie est évidemment destinée à devenir le paradis des amateurs de chasse.

OHIOKAMAUGA ET SEDAN.

Nous assistons, en ce moment, à deux spectacles à la fois émouvants et grandioses, et formant entre eux un bien étrange contraste. Nous voulons parler des Fêtes de Sedan, en Allemagne, auxquelles font opposition les grandes manœuvres françaises, dans les Vosges, et celles de Chickamauga, au centre de l'Union américaine.

Des deux côtés, on y célèbre les terribles souvenirs de batailles sanglantes et acharnées. Des deux côtés, il y a eu des vainqueurs et des vaincus ; des maltraités, des humiliés, des ruinés qui doivent aspirer après la revanche, comme des exaltés, des enorgueillis, des enrichis, enclins naturellement à perpétuer la mémoire de leurs victoires, à faire plus que jamais sentir à leurs victimes d'autrefois le poids de leur ancienne supériorité.

C'est ainsi, en effet, que les choses se passent de l'autre côté de l'Atlantique, et le réveil de ces cruels souvenirs, à vingt-cinq ans de distance, loin d'apaiser les âmes, n'a réussi qu'à les irriter, à rouvrir les anciennes blessures. Nous nous demandons de quelle utilité de pareilles célébrations peuvent être à l'humanité. Nous voyons bien clairement ce qu'elle y peut perdre ; nous n'apercevons nullement ce qu'elle y peut gagner.

Quel contraste dans ce qui se passe de ce côté-ci de l'Atlantique ! Ce sont aussi des ennemis qui se donnent rendez-vous, non plus pour se lancer des regards fuyants, pour se menacer mutuellement, mettre en œuvre les procédés les plus propres à se défaire de leurs anciens adversaires, mais pour se tendre la main, pour fraterniser, pour marcher côte à côte, en se prêtant un appui mutuel, à la conquête du bien-être, comme de la richesse nationale. Nous ne connaissons rien de réconfortant comme ce spectacle. Autant le premier était attristant et décevant ; autant celui-ci nous réjouit et nous élève l'âme. Au milieu des haïnes que nous voyons se croiser partout autour de nous, au milieu des mille et un vilains tours que nous cherchons à nous jouer les uns aux autres, des mille et un pièges que nous nous tendons si péroramment, il est donc, parfois encore, possible de ne pas désespérer de ses semblables et de croire à la bonté, à la générosité humains.

Hommage à la Bonne Lorraine.

Episode des grandes manœuvres.

Je vous télégraphie sous l'impression d'une émotion profonde, causée par la simple et digne manifestation que vient d'accomplir la 10e division d'infanterie.

Elle-ci, partie ce matin de ses cantonnements, allée au revers occidental de la forêt de Gondrecourt, est allée se rendre sur la vallée de la Meuse à Greux, où venait de passer le 94e d'infanterie, unique régiment de la 12e division qui ne se rendit pas au lieu de concentration par voie ferrée. De Greux à Domrémy il y a moins d'un kilomètre. On n'avait pas prévu le défilé devant la maison de Jeanne d'Arc. Mais en apercevant la fresque peinte sur la façade de Péglise, la statue de Jeanne en bergerie et l'humble maison, le capitaine du 140e, qui commandait l'avant-garde de la division, fit redresser la position.

Le général Florentin suivait à la distance réglementaire, avec le général de Lorraine. Il résolut de faire rendre hommage à la bonne Lorraine. Mettant l'épée à la main, il fit précéder chaque corps de porteur les armes. On était en ordre de marche en campagne, les tambours à la queue du bataillon. On ne put donc pas sonner ou battre ; mais dès qu'on apercevait la statue, le chef du peloton ou de la section faisait porter les armes ou le sabre. Un mot électrique avait couru les rangs : « C'est pour Jeanne d'Arc ! » et les corps se redressaient, les yeux brillants, ils passaient dans cette nuée anonyme le grand frisson patriotique. Les officiers montraient aux hommes le toit qui abritait l'héroïne, et, émus, avec une régularité admirable, ces braves gens rendaient à Jeanne d'Arc un hommage vraiment sincère et pieux, celui-là.

Le génie, l'artillerie sont passés ainsi. Quand est venue l'heure de la halte, les batteries étaient devant la maison. Un capitaine a invité ses hommes à parcourir rapidement l'humble demeure, le foyer où Jeanne naquit, la fenêtre où elle entendit les voix.

Tous s'étaient déconvertis. On marchait bas avec un pieux respect pour les lourdes bottes et des éperons. Ce fut un défilé incessant. Puis vinrent, empressés, les officiers et les soldats du 147e, accourus du fond du village. On se pressait pour signer.

Depuis quatre jours, onze colonnes de noms remplissent le livre des visiteurs ; ce sont tous des soldats, généraux ou simples troupiers. Le capitaine Danilof a signé d'une main ferme « capitaine d'état-major de la garde impériale russe. » Le défilé a repris plus majestueusement encore. D'un geste large, le général Rogier a salué la statue. Un jeune chef de bataillon du 147e s'est placé devant la maison pour faire passer sur son cheval, l'épée dirigée vers la précieuse maison, il criait à chaque section : « La tête à droite ; voici la maison où est née Jeanne d'Arc ! » Un moment, j'ai cru deviner que sa voix tremblait et qu'il dissimulait sa joie émotion. Le 150e a clos le passage, non moins fièrement que les autres régiments.

Nouveaux canons à tir rapide.

On a expérimenté récemment, en France, des canons à tir rapide et de calibre réduit. Les expériences que l'on était en droit de fonder sur ce « matériel de l'avenir » ont été pleinement réalisées.

Le canon dont il s'agit est l'étude depuis des années et des années, maison ne s'est décidé à lui faire affronter des examens publics que du jour où l'on a été absolument sûr des résultats qu'il donnerait. Supposons donc une pièce plus légère que l'ancienne, tirant un obus plus petit — naturellement — que celui de 90 et à fortiori de 80. Cette agencée de telle façon qu'après chaque coup, son pointage ne varie pas, c'est-à-dire ne nécessite pas l'opération longue et fatigante pour les servants, qu'est actuellement la remise des pièces en batterie, et voyons s'il y a moyen de comparer les effets obtenus avec le nouveau canon avec ceux produits par l'ancien.

Depuis l'adoption du frein Le mouine, les batteries d'artillerie les mieux entraînées arrivaient à tirer 21 coups à la minute, soit 3 coups et demi par pièce. En d'autres termes, une batterie de six pièces, tout à fait à hauteur, parvenait à arroser le terrain, situé en avant, de 21 obus à mitraille, donnant de 200 à 225 éclats, soit, en tout, de 1,200 à 1,425 éclats, capables chacun de mettre un homme hors de combat.

C'est déjà un résultat, cela. Supposons maintenant que l'on face d'une batterie de ce genre un adversaire vicieux s'installant avec six pièces d'un modèle nouveau, dit à tir rapide, plus légères, plus mobiles par suite, ce serait déjà un gros avantage pour lui.

Admettons ensuite que, par suite d'un perfectionnement quelconque, les projectiles tirés par les nouveaux canons donnent 3 ou 400 éclats au lieu des 200 ou 225 dont nous avons parlé plus haut, admettons, en outre, que chacune des pièces nouveau modèle nous donne un rendement de 10 coups à la minute (bien entendu les conditions de portée et de précision étant égales des deux parts).

Qu'arrivera-t-il ? La batterie qui donnera 4,000 éclats seulement sera broyée par l'autre, ou bien elle sera obligée de se retirer du champ de bataille, c'est-à-dire de laisser toute la besogne à sa propre infanterie.

Or, la guerre de 1870 a prouvé qu'une infanterie, même pourvue d'un armement supérieur, mais dépourvue d'artillerie, est perdue...

Où, mais le ravitaillement en munitions ! L'obstruction ne tient pas debout. La statistique, l'impitoyable statistique, démontre, chiffres en main, que les corps ayant épuisé leurs munitions n'ont été, en 1870, qu'une minorité infime. De plus, on peut ajouter que cette artillerie nouvelle, n'ayant plus en face d'elle d'adversaires de même arme, pourrait singulièrement ralentir son feu. Il y a même eufé à parler contrairement à l'infanterie se voyant privée de concours effectif, mais surtout moral, de sa propre artillerie, qui lui aurait été retirée aux allures vives.

Et le journal Le Paris, qui donne ces détails, ajoute : « Maintenant, abandonnons le langage parabolique et au conditionnel, parlons sérieusement et même brutalement. Notre matériel d'artillerie est au moins égal à celui des autres puissances ; d'accord. Mais ne devons-nous rechercher que cette égalité ?

Qui est-ce qui nous garantit que d'autres puissances n'ont pas déjà pris une avance occulte, mais sérieuse, sous ce rapport ? Evidemment, la carte à payer sera lourde, le jour où il faudra procéder à la transformation de notre matériel de campagne, mais elle sera toujours moins chère que celle d'une guerre dans le genre de celle de 1870.

Les souvenirs de Napoléon en Russie.

Une curieuse histoire racontée par l'Eclair de Paris.

Le consul de France à Varsovie vient de recevoir la requête d'un paysan qui lui demande de relever sa maison de ses ruines. Il n'est point dans les habitudes de nos agents de répondre à de semblables requêtes, mais les circonstances sont ici si particulières qu'il est possible, si le paysan polonais insiste, qu'il finisse par avoir gain de cause.

La maison dont il s'agit a un caractère historique par le souvenir du passage de Napoléon Ier. A cinq versts de distance de la frontière russe, en Pologne, se trouve un petit village nommé Okunin, qui fut occupé, en 1806, toute une journée et une nuit, en inspectant la traversée par ses troupes, du fleuve Narew, près Ponechov.

Le quartier général de l'empereur se trouvait dans la chaumière d'un pauvre paysan polonais du nom d'Afek. Cette chaumière, quoiqu'ancienne et frisant la ruine, appartenait jusqu'à ces jours aux héritiers directs de l'hôte de Napoléon, et on vient d'y découvrir des inscriptions qui en font un véritable monument historique.

Au-dessus de la porte d'entrée, les mots suivants en langue française sont gravés dans le bois : Palais de l'Empereur, 23 décembre 1806. Une autre inscription, latine, celle-là, et gravée sur une plaque de marbre noir, orne les murs de la chaumière : Napoléon Imperator Rex-Hocies perserepsit. Hoc coegit 23 Xbris 1806 in Okunin.

Par qui ces inscriptions ont-elles été apposées ? c'est ce que l'on ne dit pas. On sait seulement que la tradition du séjour de Napoléon est pieusement gardée dans la famille de ce paysan.

Afek actuel, qui est l'arrière-petit-fils du propriétaire de la chaumière en 1806, et qui est aujourd'hui âgé de 80 ans, est un homme qui aime à distinguer des autres paysans sa maison qui habite le village, et un admirateur fervent de l'empereur ; il raconte avec enthousiasme les détails de la visite impériale, transmis de génération en génération, et il montre aux visiteurs une statuette de Napoléon qu'il tient de son père. Cette statuette est en cuivre ; elle est assise sur un trône en bois et foule du pied un globe terrestre.

Le propriétaire de la chaumière aurait demandé au consul de France à Varsovie de contribuer à la défense de ce monument contre la ruine qui le menace.

Quelle sera la réponse du consul de France ? Nous l'ignorons. Mais, sûrement, ceux qui tiennent à conserver intacts les souvenirs de cette époque, n'oublieront pas ce brave paysan polonais, dans l'humble demeure duquel se trouvent de si curieux vestiges du grand Empereur.

LES BIENFAITS DE LA NATATION.

Nous lisons dans le journal l'Hygiène pour tous :

Les auteurs qui vont répétant : « Il est dangereux de se mettre à l'eau quand le corps est en sueur », se font les échos d'un vieux préjugé contre lequel on doit protester. Sans doute, le favorable de la fortune, que sa voiture dépose doucement à la porte d'une piscine aérostatique, se trouve dans de meilleures conditions pour se livrer à l'eau tout de suite, tandis que la sueur l'inonde, fait mieux que celui qui attend au bord, en costume léger, que l'air ait évaporé le produit liquide de ses glandes sudoripares.

Le baigneur pressé ne fait que changer brusquement la température de son corps ; le temporisateur s'expose à toutes les conséquences du froid produit par l'évaporation des liquides. Ce mode de production du froid a une puissance extraordinaire et empêche de se produire l'indispensable réaction dans laquelle un bain froid peut avoir de fâcheuses conséquences.

La natation est un exercice excellent à tout âge, même pour les gens qui ne savent pas nager et pour ceux qui ne savent pas se mouvoir. Maitre de la natation, mort récemment, Du Jardin-Beaumetz, disait dans ses leçons d'hygiène thérapeutique : « Il faut nager à la mer et dans la rivière pendant l'été ; il faut encore nager l'hiver, fut-ce sur un tapis ou une couverture. » En effet, au point de vue gymnastique, c'est se livrer à un sport excessivement profitable que d'exercer, même à sec, les mouvements ainsi formulés par les maîtres de la nage :

Les membres étant repliés sur eux-mêmes, les coudes le long du corps, les mains jointes sous le menton, les jambes fermées, les talons touchant l'articulation des cuisses, lancer simultanément et vigoureusement en avant les bras et les jambes. Puis, et sans interruption de mouvement, pendant que les jambes se replient de nouveau, revenant à leur position première, les mains s'éloignent l'une de l'autre en décrivant un vaste arc de cercle, enfin à plat ramenant les mains dans leur première situation sous le menton.

DEPECHE

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Le mariage de sa veuve.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Une nouvelle mystérieuse fait le tour des journaux : l'annonce prochaine des fiançailles d'un officier du régiment des gardes et de la veuve d'un ancien membre du Parlement récemment décédé. Ce mariage est considéré comme très riche et de plus jolies. On suppose qu'il est question de Lady Randolph Churchill.

Impôt sur le raisin de Corinthe.

France Associée. Washington, 21 septembre.—Un rapport du consul des Etats-Unis à Athènes, M. George Wharton, établit qu'une loi votée par le parlement grec, a pour but d'établir un impôt sur le raisin des raisins de Corinthe. Cette loi impose une taxe de 15 pour cent sur la récolte, devant être payée en argent ou en nature. Le raisin de Corinthe est estimé à trois cent millions de drachmes par année ; elle donnera en conséquence au gouvernement un revenu de 3,800,000 drachmes, ou environ \$733,400.

Max Lebandy.

France Associée. Londres, 21 septembre.—On annonce que Max Lebandy, qui a hérité de son père une fortune de quinze millions de francs, qu'il a essayé de dissiper depuis quelques temps, est tombé dans les griffes de la Banque d'Espagne, qui a fait saisir ses biens. On croit qu'il est parti pour l'Amérique.

Le marché des cuirs en France.

France Associée. Paris, 21 septembre.—Dans son numéro d'aujourd'hui, le journal Le Journal dit que les manœuvres du syndicat américain, sur le marché des cuirs, ont été déjouées. Le syndicat américain, qui avait fait acheter à la vente publique des cuirs de la Chambre de Commerce de New York, a été déjoué par le ministre de la guerre, qui a acheté les cuirs à un prix plus élevé que celui du syndicat.

Beaucellin en Mer.

France Associée. New York, 21 septembre.—Une dépêche du Mexique au Herald, arrivant hier, annonce que Robert McCullum, parti de New York le 13 juin dernier sur une barque de croisière, a été déjoué par le capitaine Beaucellin, qui a traversé l'Atlantique sur le navire anglais Stalwart.

La peste en Chine.

France Associée. San Francisco, 21 septembre.—Wm F. Curtis, correspondant du Chicago Record, était un des passagers du steamer Gaelic, arrivé hier de l'Extrême Orient. Il s'est rendu au Japon et a fait des manœuvres pour étudier les chances commerciales et industrielles des Américains dans ce pays. Il a ensuite visité la Chine, qu'il a parcourue pendant plusieurs semaines. Il a constaté que la peste est en Chine en proportions extraordinaires ; les Chinois meurent par milliers.

Le Prince de Galles.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Un Nouvel Eden.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Les courses d'Angleterre.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Quelques choses comme on s'attendait à voir se produire au cours de la course de la princesse de Galles ont été prises sur le fait.

Le Prince de Galles.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Un Nouvel Eden.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Les courses d'Angleterre.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Quelques choses comme on s'attendait à voir se produire au cours de la course de la princesse de Galles ont été prises sur le fait.

Le Prince de Galles.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Un Nouvel Eden.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Les courses d'Angleterre.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Quelques choses comme on s'attendait à voir se produire au cours de la course de la princesse de Galles ont été prises sur le fait.

Le Prince de Galles.

France Associée. Londres, 21 septembre.—Le roi Léopold II, de Belgique, a vu au « Roi du Nitrate », le colonel North, un terrain bordant la mer sur un mille de longueur à Ostende, pour la somme de \$1,500,000.

Un Nouvel Eden.